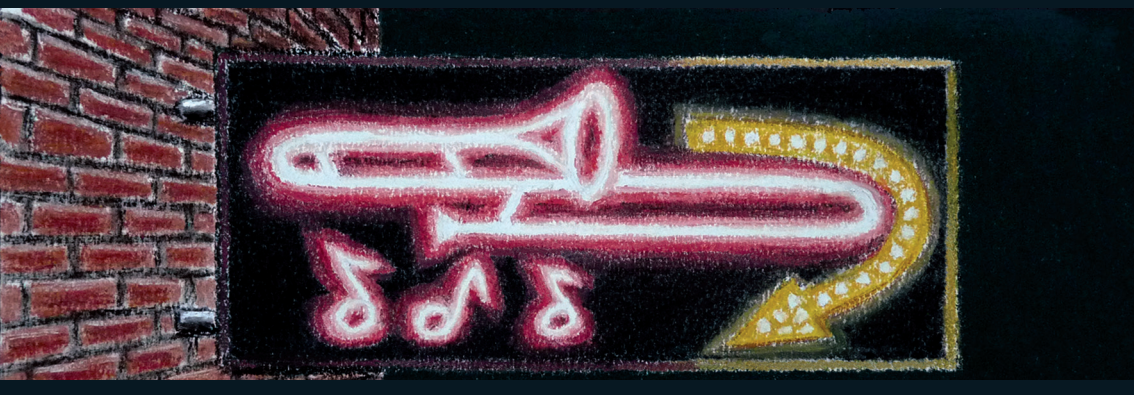


GUNNAR STAALESEN

COMME
DANS UN MIROIR



Gaïa
polar

VARG VEUM

GUNNAR STAALESEN

COMME DANS UN MIROIR

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet

En 1957, une femme sublime se tue en voiture avec son amant saxophoniste, dans un pacte macabre. Elle laisse deux filles. Trente-cinq ans plus tard, lorsque l'une disparaît avec son mari, sa sœur imagine le pire et appelle Varg Veum. Entre le mythe des amants suicidés en 1957 et le présent, beaucoup de recoupements, de ressemblances, comme dans un miroir. Les chalets de montagne sur les hauteurs de Bergen se renvoient les échos du passé par-delà les fjords.

Sur fond de trafic en tous genres, la Norvège des années 90 a bien les deux pieds dans son époque. Varg Veum aussi : il vient d'acheter un téléphone portable !

Un nouvel épisode jazzy pour le privé norvégien.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il crée en 1975 le personnage de Varg Veum, qu'il suivra dans une douzaine de romans, rencontrant un vif succès puisqu'ils se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires en Norvège.

Il est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

Comme dans un miroir est le dixième opus consacré à Varg Veum.

Comme dans un miroir

du même auteur
chez le même éditeur

série des Varg Veum

Le loup dans la bergerie (2002)

Pour le meilleur et pour le pire (2002)

La Belle dormit cent ans (2002)

La femme dans le frigo (2003)

La nuit, tous les loups sont gris (2005)

Anges déchus (2005)

Fleurs amères (2008)

Les chiens enterrés ne mordent pas (2009)

L'écriture sur le mur (2011)

dans une autre collection

Le roman de Bergen (2007)

1900 L'aube – tome I

1900 L'aube – tome II

1950 Le zénith – tome I

1950 Le zénith – tome II

1999 Le crépuscule – tome I

1999 Le crépuscule – tome II

chez d'autres éditeurs

Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles en collection Folio Policier, et *Le roman de Bergen* en Points Seuil.

Ouvrage traduit avec l'aide de
Norwegian Literature Abroad, Oslo.

Gunnar Staalesen

Comme dans un miroir

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Som i et speil

Illustration de couverture :
© Julien Chabot

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2002 [Tous droits réservés.]
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-273-1

Je l'avais vue bien avant que nous nous croisions.

Nous allions chacun dans sa direction sur la portion de montagne que les Berguënois appellent Vidden, le haut plateau, comme s'il n'y en avait qu'un. Elle arrivait d'Ulriken, en direction de Fløien. Je venais de faire l'ascension de Trappefjellet, et je longuais l'alignement de cairns sur ce qui s'appelle depuis très longtemps Alfjellet. C'était un jeudi de la mi-avril, et la température hésitait encore entre des valeurs à un ou deux chiffres. Plus bas, sur Midtfjellet, j'avais entendu le cri strident caractéristique du bécasseau. Sous les nuages qui filaient dans le ciel, la première formation d'oies sauvages volait vers le nord, mystérieusement attirées par le Møre. Le printemps arrivait. Mais sur Vidden, il restait des névés. Du côté des marais en face de Hyttelien, on s'enfonçait sérieusement dans la boue quand on quittait le sentier.

Tout à coup, elle disparut, telle une fée des forêts. Sur le dernier tronçon avant le Borgaskar, un coup d'index de géant en travers de Vidden, je la perdis de vue. Je m'arrêtai un instant, bouche bée, et elle réapparut après le col pour se diriger à grands pas vers moi. Je lui laissai le passage sur le chemin.

Elle était équipée pour ce genre d'activités ; sac à dos léger, knickers marron, coupe-vent vert et bonnet blanc. Elle passa devant moi avec un sourire rapide et un « Bonjour ! » joyeux, comme il est d'usage entre randonneurs.

« Mais... ! l'entendis-je s'exclamer après m'avoir croisé. Ce ne serait pas... »

Je me retournai vers elle.

« Veum ?

– Si. »

J'analysai en vitesse ma première impression. Ses yeux étaient gris-vert, son regard clair. Elle était plus grande que moi, environ 1,85 m. Pourtant, il y avait un côté des plus féminins dans ses traits réguliers, ses lèvres pulpeuses et sa peau lisse. Le vent vif de la montagne lui avait laissé une jolie tache rouge sur chaque

joue. Quelques rares gouttes de sueur s'étaient formées dans le duvet clair de sa lèvre supérieure. Hormis cela, elle affichait une grande décontraction, et son souffle était léger comme celui d'un marathonien dans une descente.

Elle fit un ou deux pas vers moi, comme pour réduire l'écart de tailles, ôta l'un de ses gants en laine grise et tendit la main.

« Berit Breheim.

– Bonjour, répondis-je en lui serrant la main.

– Je suis avocate, dans un cabinet dont fait partie Vidar Waagenes, entre autres.

– D'accord. Mais je ne crois pas que nous...

– Non, mais je sais qui vous êtes.

– Je voudrais pouvoir prétendre la même chose.

– En fait, j'avais prévu de vous appeler.

– Drôle de coïncidence, alors. Que nous nous rencontrions ici, je veux dire. »

Elle fit un sourire en coin.

« Je monte souvent sur Vidden, quand il y a des choses auxquelles il faut que je réfléchisse en détail.

– Et c'est le cas en ce moment ?

– Je sais que vous avez côtoyé Vidar à plusieurs occasions.

– Nous nous sommes un peu assistés l'un l'autre, oui.

– J'envisageais de vous confier une mission.

– En rapport avec une affaire dont vous vous occupez ?

– Non, c'est... c'est personnel.

– Tant que ce n'est pas... Je veux dire, je ne m'occupe pas d'affaires matrimoniales.

– Je ne suis pas mariée, répondit-elle d'une façon qui donna à cette réplique des allures d'invitation.

– Moi non plus.

– Alors on est deux.

– Bon, ce n'est pas un principe absolu...

– Pour moi non plus. » Elle fit un sourire malicieux. « Pourriez-vous passer à mon bureau demain matin, à huit heures ?

– Vous êtes une lève-tôt, si je comprends bien.

– Je suis occupée le restant de la journée, et j'aimerais que vous commenciez sans tarder. J'espère que vous n'êtes pas trop occupé par ailleurs. »

Je répondis par un geste vague de la main, pour ne pas trop

m'engager. Mais elle n'avait pas besoin de s'en faire. *Je n'étais pas* occupé par ailleurs.

« Bon, alors... c'est convenu ?

– À condition que j'entende le réveil.

– Bonne promenade, alors, conclut-elle après un sourire poli.

– Merci, de même. »

J'aurais pu l'accompagner sur le chemin du retour, bien sûr. Ça n'aurait pas tellement amputé mon itinéraire. Mais d'un autre côté, elle avait déclaré devoir réfléchir à certaines choses – l'audience de ce matin-là, peut-être – dans ce cas, il valait peut-être mieux ne pas la déranger. Dès que je fus passé de l'autre côté du Borgaskar, je me retournai quand même pour me faire une idée de sa progression. Elle se retourna aussi. De part et d'autre du col, nous nous fîmes signe avant de poursuivre, chacun dans sa direction. Ça ne s'arrêtait pas là. J'avais aussi de quoi m'occuper l'esprit. Mais je préférais être seul.

Vous n'êtes plus le même après avoir tué quelqu'un.

Le soir où j'avais envoyé un dénommé Harry Hopsland *ad patres* remontait à presque deux mois, mais son dernier regard avait laissé une espèce d'abcès dans mon esprit. « Ve ! » m'avait-il crié au moment de basculer hors du bâtiment en cours de construction. « Ve ! » répétait l'écho à chaque heure d'insomnie que j'avais connue depuis.

La femme qui partageait ma vie ces dernières années – ma vieille copine de l'état civil, Karin Bjørge – avait essayé de me reconforter de son mieux : « Ce n'est pas ta faute, Varg ! C'était de la légitime défense. Si ça n'avait pas été lui, ç'aurait été toi ! – Mais j'aurais pu le sauver, avais-je argumenté. J'aurais pu le neutraliser, plutôt. – Oui, et alors ? Il serait ressorti, avec des projets aussi funestes que ce soir-là... »

Elle avait raison. Je le savais. Pourtant, ça avait été une période éprouvante. Je dormais mal. Harry Hopsland hantait mes rêves, et je me présentai dans la salle d'attente du cabinet Breheim, Lygre, Pedersen & Waagenes une minute et demie avant huit heures le lendemain matin avec l'impression d'avoir la tête pleine de laine d'acier et d'essence, une masse grise indéfinissable susceptible de s'enflammer sans crier gare.

C'est un duo classique de secrétaires qui m'accueillit : la plus âgée avait un joli réseau de rides autour des yeux, les cheveux bruns bien coiffés, une tenue discrète mais délicate et une paire de lunettes à mi-hauteur de son nez aquilin ; sa collègue avait vingt et quelques années, elle était blonde et sans grande énergie à cette heure de la matinée. Elle portait une tenue nettement plus jeune : un pantalon noir moulant et un chemisier d'un rouge si soutenu qu'il aurait fait réagir un taureau empaillé. Les panonceaux sur les bureaux m'apprirent leurs noms : Hermine Seterdal et Bente Borge.

Je m'adressai poliment à l'aînée.

« J'ai rendez-vous avec Berit Breheim. Veum. »

Ses yeux sombres scintillèrent.

« Oui, vous êtes déjà venu, voir maître Waagenes. »

Je la dévisageai, perplexe : lui avais-je fait une certaine impression, ou avait-elle juste une bonne mémoire ?

« Maître Breheim vous attend. Seconde porte à droite. Vous la verrez à travers la porte.

– Merci. »

Je suivis les indications, frappai en douceur au carreau, croisai le regard de Berit Breheim à l'intérieur et entrai.

« Bonjour.

– Bonjour, répondit-elle avec un sourire. »

La pièce était équipée avec simplicité et raffinement. Le bureau près de la fenêtre, tourné vers la porte. Une petite table gigogne et deux fauteuils dans un coin, une bibliothèque chargée d'ouvrages juridiques dans l'autre.

Elle se leva et fit le tour de sa table.

« Un café ?

– S'il vous plaît. »

Elle se dirigea vers la porte.

« Bente ! Vous pouvez nous apporter un peu de café ? »

La cadette des secrétaires répondit par l'affirmative, et Berit Breheim revint. Sa tenue était sobre : un chemisier en soie crème, une jupe noire et des collants argentés. Bien faite et athlétique, mais lancer du disque plutôt que saut en hauteur, s'il fallait deviner sa discipline préférée.

« J'ai une audience à dix heures.

– Vous allez gagner. »

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais à cet instant, Bente Borge entra avec deux fines et élégantes tasses blanches, un petit assortiment de sucres et de crème ainsi qu'un thermos au design italien, le tout sur un plateau rouille dont la teinte s'associait on ne peut mieux au bois noir de la table gigogne entre les deux fauteuils en cuir rouge. Berit Breheim servit le café et fit ce que j'avais prévu. Elle alla droit au but.

« Comme je vous l'ai dit quand nous nous sommes rencontrés hier, il s'agit d'une mission, que je vous confie à titre personnel. »

Je hochai la tête, dans l'attente de la suite.

« J'ai une sœur, Bodil. Elle a quelques années de moins que moi. Trente-huit ans, pour être exacte. Elle connaît... comment dire... un mariage difficile.

– J’espère que vous vous rappelez...
– Oui, oui, Veum. Mais ce n’est pas de ça qu’il est question.
– Très bien. » Je fis un large geste des bras, pour lui indiquer qu’elle pouvait poursuivre.

« Fernando, son mari, est espagnol. Fernando Garrido, architecte naval de formation et employé chez un armateur local, TWO – le sigle de Trans World Ocean. Naguère Helle Shipping. »

Je me penchai en avant.

« Ça a un rapport avec Hagbart Helle ?

– Vous êtes bien informé, Veum. J’apprécie. Oui. Mais Hagbart Helle est mort, en 1989 je crois, et la société a été revendue. Les propriétaires sont à Londres, mais la société est immatriculée – surprise, surprise ! – à Jersey. Le bureau de Bergen est dirigé par un certain Halvorsen, Bernt Halvorsen, si je ne m’abuse. Non que ça ait un rapport avec ce qui nous occupe, mais puisque vous posiez la question...

– Je suis comme ça. Quelqu’un qui pose des questions.

– Le problème, c’est qu’ils ont disparu. Bodil *et* Fernando.

– Tiens donc ! Et vous pensez que c’est suspect ?

– Oh, suspect... Pas vraiment. Sans ça, je serais allée voir la police. Mais il y a... certaines circonstances qui me rendent un peu nerveuse.

– Et de quoi s’agit-il ?

– Il y a une semaine et demie, la veille des Rameaux, j’ai été convoquée au commissariat de Bergen pour assister Fernando. Il avait passé la nuit en garde à vue pour tapage nocturne, et avait besoin d’un avocat. J’ai tout de suite appelé Bodil, pour avoir sa version.

– Et... ?

– Eh bien... en fait, il n’y avait rien de dramatique. Au début, ils devaient fêter leur anniversaire de mariage. Dix ans, si je ne me trompe pas.

– Dans ce cas, ils ont passé le cap des sept ans.

– Bon. En tout cas, ils ont commencé à se disputer. Les choses se sont emballées, et ils ont fini par hurler si fort que le voisin d’en face a appelé la police.

– Un voisin attentionné, si je comprends bien.

– Assez attentionné, si vous voulez mon avis. En quoi cela le regardait-il ? Ce genre de conflits se règle le plus souvent à

l'amiable. Avec la présence d'une personne sensée qui peut leur faire entendre raison.

– Mais la police a trouvé utile de l'emmener ?

– Il était devenu plutôt agressif, d'après ce qu'ils ont dit. Vous savez... le tempérament méridional et tout ça. Mais je peux vous assurer... Il était complètement chamboulé quand je l'ai retrouvé en cellule de dégrisement.

– Vous avez pu l'en faire sortir ?

– Oui, oui, aucun problème. Je l'ai reconduit chez lui. Mais je ne suis pas entrée.

– Ah non ?

– J'ai pensé qu'il valait mieux qu'ils règlent ça tous les deux. Seuls. J'ai été mariée. Je sais comment ça se passe, dans ce genre de situation.

– Une expérience que vous n'êtes pas la seule à avoir connue.

– Vous aussi ? »

Je hochai la tête.

« Dites-moi... repris-je. Vous et votre sœur. Vous êtes proches l'une de l'autre ? »

Elle fit un petit mouvement sec de la tête.

« Aussi proches que possible dans la mesure où chacune a sa propre vie, et n'a pas le temps de s'ennuyer.

– Ils ont des enfants ?

– Bodil et Fernando ? Non, répondit-elle avec un sourire en coin. Nous ne faisons pas partie des plus fécondes dans la société, ni elle ni moi, dirait-on.

– Ce n'est pas nécessairement catastrophique, compte tenu de l'état actuel du monde. Dans quoi travaille-t-elle ?

– Dans les assurances.

– Assurances maritimes, alors, peut-être ? »

Elle haussa les sourcils.

« Comment avez-vous deviné ? ironisa-t-elle. Mais elle avait arrêté, à ce que j'ai compris.

– D'accord.

– Elle voulait se lancer seule, comme consultante indépendante.

– Et ?

– Oh, ce doit être encore un peu tôt pour dire comment ça se passe.

– Bien, bien. Vous l’avez donc raccompagné chez lui, au matin de ce dimanche des Rameaux. Mais l’histoire ne s’arrête pas là ?

– Non. Je leur ai laissé quelques jours. Mais quand j’ai appelé le mercredi suivant, personne n’a répondu. C’était Pâques, alors ce n’est peut-être pas si étonnant. »

La famille possédait deux résidences secondaires, un chalet à Hjeltestad et un à Ustaoset. Pour ne rien laisser au hasard, elle avait appelé là-bas aussi, sans plus de réponse. Puis elle était descendue en ville.

« En fait, je devais préparer l’affaire sur laquelle je planche en ce moment, mais le temps était superbe, alors j’ai passé le plus clair de mon temps dehors. Je suis montée plusieurs fois sur Vidden, et le vendredi saint, je suis allée à Gulfjellet, pour skier un peu.

– Ça m’a l’air plein de bon sens. »

La veille, elle avait commencé à s’inquiéter pour de bon. Elle avait alors appelé chez eux plusieurs fois, sans succès.

« Où habitent-ils ?

– À Morvik, à Åsane. Nous avons un petit chalet là-bas, depuis très longtemps, ils ont pu le raser après la mort de papa en 1983.

– Ce n’étaient pas les lieux de réjouissances qui manquaient, à ce que je vois.

– Nous n’étions presque jamais à Morvik. C’était trop misérable. Le chalet de Hjeltestad appartenait à la famille de maman, et celui d’Ustaoset... Ce sont nos parents qui l’ont acheté, vers 1950. Mais encore une fois... On en revient à nos moutons ?

– Je vous en prie.

– J’y suis allée et j’ai sonné. Plusieurs fois. Personne n’a ouvert. J’ai fini par descendre au hangar à bateaux. Je savais qu’ils y gardaient un double de clé. Je l’ai trouvé et je suis entrée, non sans de sombres pressentiments, vous pouvez me croire. Mais ils ne se sont pas concrétisés. Ou plutôt, si. La maison était vide. Il n’y avait pas âme qui vive.

– Ni qui ne vive plus, si je comprends bien.

– Non.

– J’imagine que vous avez appelé TWO pour demander à parler à Garrido ? »

Elle me regarda avec mépris. « Évidemment. Mais tout ce qu'ils ont pu me dire, c'est qu'il était absent. »

Je hochai la tête.

« Et vous n'avez pas encore pris contact avec la police ?

– Je vous parlerais en ce moment même, si c'était le cas ?

– Peu de chances.

– Et voilà.

– Et l'Espagne ? »

Elle haussa les épaules.

« C'est une possibilité, bien sûr.

– D'où vient-il, votre beau-frère ?

– De la région de Barcelone. Son père possédait une petite fabrique de bateaux, mais il est mort. C'est un frère aîné de Fernando qui a repris les rênes.

– Vous avez essayé de les appeler ?

– Non... et je n'ai pas non plus envie de les inquiéter sans raison.

– Bon... » Je parcourus mes notes. « Alors... Que peut-il y avoir derrière tout ça, à votre avis ?

– Eh bien... Ils sont peut-être juste en voyage de réconciliation, si on veut, pour arranger les choses après cet épisode. Le cas échéant, il serait fâcheux que je contacte la police pendant leur absence.

– Mais vous n'êtes pas tranquille ?

– Non. » Elle ouvrit une petite enveloppe brune posée sur le bureau. « Voici la clé. Allez-y pour voir si vous trouvez quelque chose.

– Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel, vous ?

– Non. Et je vous demanderais bien d'aller voir aussi à Hjellestad, éventuellement à Ustaoset, pour plus de sûreté.

– On dirait presque que vous craignez le pire ? »

Elle hésita. Puis parut prendre son élan.

« Ce ne serait pas la première fois que quelqu'un signe un pacte funèbre dans notre famille.

– Tiens donc !

– Nous avons un atavisme assez lourd...

– Alors je vois...

– Quoi donc ?

– Non. Parlez-moi plutôt... de ça aussi. »